

parfois même les conditions des contrats de mariage.

Avec la polygamie disparaît aussi, peu à peu, cette foule d'esclaves des deux sexes, de serviteurs et d'oisifs inutiles, qui encombrant les demeures des riches, et dont la cour du sultan et celles de quelques grands seigneurs donnent seuls encore l'affligeant spectacle.

Cette transformation est lente, à coup sûr, mais elle est visible. S'il avait surgi un homme d'une haute valeur intellectuelle, élevé par sa naissance et respecté de la masse du peuple pour la pureté de sa vie et l'orthodoxie de ses croyances, la transformation aurait pu être plus prompte et aurait peut-être sauvé la Turquie.

Les idées modernes de gouvernement se sont infiltrées, plus qu'on ne croit, dans toutes les classes de la nation. Les Turcs ont senti qu'ils allaient périr, à moins qu'une main puissante ne les relevât, et, si fatalistes qu'ils puissent être, ils ne s'y résignent pas volontiers. On entend accuser hautement les sultans d'impéritie et les ministres d'incapacité. On est parfois surpris des propos que tiennent les gens du peuple et dont l'écho ne pénètre pas dans les salons francs où vivent les diplomates chargés de renseigner l'Europe. Aussi beaucoup de choses essentielles ont-elles été ignorées de l'Occident.

Une révolution politique et sociale s'est élaborée lentement et sourdement dans les rues mêmes de Constantinople; mais personne ne pouvait dire combien de temps durerait la période d'incubation, et si quelque grande secousse extérieure ne viendrait pas en contrarier l'éclosion. Une seule chose était certaine, c'est que cette révolution était possible, et que, malgré les efforts visibles du fanatisme musulman, rien ne prouvait